

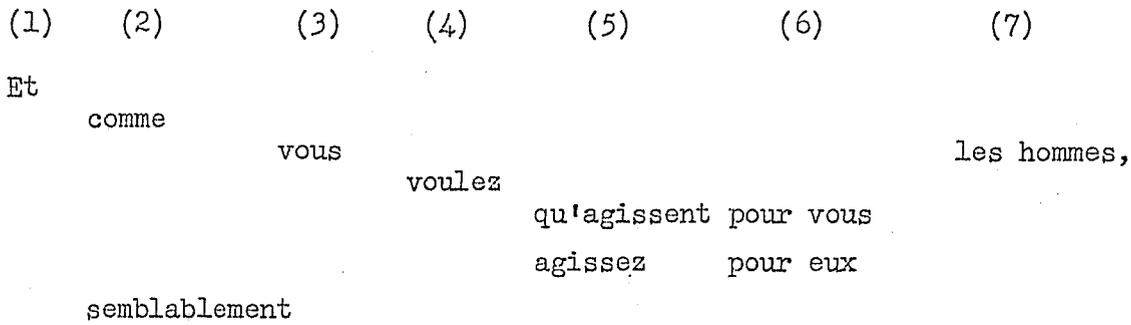
1. Luc 6,31

(Maître)

1. C'est la règle d'or. Dans les écritures chrétiennes primitives, les évangélistes Matthieu (Mt 7,12) et Luc (Lc 6,31) la rapportent, mais ni Marc ni Jean. Une tradition manuscrite importante des Actes des Apôtres (Ac 15,20.29) l'inclut dans les règles de conduite que l'assemblée de Jérusalem prescrit aux Gentils. Les deux formulations évangéliques sont presque identiques, les deux des Actes sont absolument semblables. Mais entre celles-là et celles-ci il y a quelques différences qui peuvent être significatives et qu'il est utile de rel<sup>u</sup>ver. Dans les évangiles, la règle a la forme positive, "Ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le pour eux", mais, dans les Actes, la forme est négative, "Ce qu'ils ne veulent pas qu'on leur fasse, qu'ils ne le fassent pas aux autres". Matthieu et Luc mettent la parole dans la bouche de Jésus, mais les Actes la donnent comme venant des apôtres sans qu'il soit fait allusion à une parole du Seigneur (cf. 1 Th 4,15). Le Jésus des évangiles s'adresse en discours direct, à la deuxième personne du pluriel, oralement, à des disciples juifs présents; mais les apôtres des Actes s'adressent, en discours indirect, à la troisième personne du pluriel, par écrit, à des convertis païens absents. Comme on sait que le langage signifie par différence, l'attention à celles qui viennent d'être signalées peut contribuer à l'appropriation du sens.

2. Outre des différences externes - entre deux traditions -, il y a aussi des différences internes au logion lui-même. Elles sont décrites ici d'après

la formulation lucanienne du logion. En les examinant avec soin, chacun laissé s'inscrire dans sa mémoire des traits distinctifs grâce auxquels la pensée pourra ensuite soit saisir ce qui est pour elle pertinent soit se laisser saisir et ravir par le sens et recevoir ainsi un peu de la force nécessaire pour marcher dans son sens. Qu'on considère le diagramme suivant:



Le diagramme suit l'ordre des mots dans le texte original. Sont ici mis en autant de colonnes différentes, d'une part, les mots isolés, d'autre part, ceux qui s'opposent deux à deux. A une exception près, - "les hommes" de la septième colonne s'oppose au "vous" de la troisième,- le diagramme se lit à la fois de gauche à droite et de haut en bas. Par la conjonction "et", la phrase est à la fois séparée de celle qui précède et rattachée à elle. Par les adverbes "comme" et "semblablement", la phrase est une comparative dans laquelle deux propositions sont liées l'une à l'autre de telle sorte que la première sert de modèle ou de tremplin à la seconde. Par le couple du pronom "vous" et du nom "hommes" (qui, à vrai dire, fonctionne comme un pronom, puisqu'il signifie "les autres"), une opposition est dressée entre un groupe particulier, les auditeurs de Jésus, et, généralement, ceux qui ne font pas partie de ce groupe. Par les verbes des colonnes (4) et (5), est impliquée l'opposition du vouloir et du faire. Par les formes grammaticales de l'indicatif et de l'impératif du même verbe ("agir" ou "faire")

et par leur consécution, est indiquée la façon dont peut s'opérer le passage du désir à son remplissement. Par l'antithèse "pour vous", "pour eux", est signifiée la conversion du désir autiste en activité altruiste.

3. Il existe une autre sorte de différence, cachée celle-là. Depuis le 18e siècle, les exégètes puis les éditeurs ont pris l'habitude de faire référence au v. 31 de Lc 6 et à son parallèle de Mt 7,12 comme à la règle d'or. L'or a longtemps passé pour le premier des métaux et les alchimistes ont cherché la pierre philosophale qui transmueraient tous les autres dans le métal précieux par excellence. De leur côté, les moralistes sont depuis toujours à la recherche du premier et du plus grand commandement, de la règle de conduite en laquelle se résumeraient toutes les autres et dont on pourrait espérer, si elle était pratiquée, que les individus et les peuples seraient prospères et heureux. La règle par excellence est donc d'or. Au siècle des Lumières, où les philosophes et les savants prenaient fièrement le relais des théologiens et des mystiques, où la liberté se substituait à l'autorité, et la conscience à la norme, et où la science des Encyclopédistes s'appliquait à recenser les dettes que la tradition chrétienne avait envers celles qui l'avaient précédée, - dettes parmi lesquelles se trouvait effectivement l'injonction à ne pas faire aux autres ce qu'on ne voudrait pas qu'on nous fasse -, il sembla à la raison qu'elle avait en elle-même la capacité de fonder une morale rationnelle qui ne devrait rien à ce que la tradition chrétienne avait appelé révélation divine. Tel est le contexte dans lequel a été forgée l'expression "règle d'or". Aux différences enregistrées ci-dessus s'ajoute donc cette autre: révélation ou raison?

4. Malgré sa limpidité apparente, la signification de la maxime n'est pas aussi claire qu'il semble à première vue. D'abord, il n'est pas évident qu'il s'agit sans plus d'une règle de conduite, d'un principe moral ou d'un impératif catégorique. En effet, dans la sentence, l'impératif suit un indicatif, et il se peut que ce soit de lui qu'il tire la plus grande partie de sa force. Ensuite, il est possible de la comprendre, et elle est effectivement comprise par certains, comme une forme d'égoïsme supérieur, une loi de réciprocité, un principe d'équilibre entre individus, un marchandage intéressé : donnant donnant. En outre, elle semble en contradiction avec le précepte de l'amour des ennemis dans le voisinage immédiat duquel elle se trouve chez Luc, en sorte qu'elle serait un corps étranger dans les évangiles et pourrait difficilement être attribuée à Jésus. Enfin, entre le vouloir et le faire, il existe un hiatus que la volonté humaine n'est peut-être pas capable de combler, si bien qu'on voit mal comment la règle d'or peut être l'objet d'un commandement. Il faut donc examiner avec soin la règle d'or, cherchant à voir si c'est une règle et si son or est pur.

5. Pour faire cet examen, il sera utile de suivre pendant quelque temps un chemin de traverse, qui sera peut-être un détour et peut-être un raccourci : une réflexion sur les fondements et la capacité de la raison à les établir. Quand, dans sa réflexion sur la morale, la sagesse suit sa pente "grecque", occidentale, philosophique, métaphysique, rationnelle et souvent rationaliste, elle cherche un principe premier, théorique, général, abstrait, unique, que pourrait admettre toute personne sensée. Or elle ne le trouve pas, car les sages ont proposé toutes sortes de principes différents : tradition, raison, nature, révélation, volonté de Dieu, mission providentielle, charisme du chef,

devoir, intérêt, bien commun, solidarité, liberté, fraternité, situation, conviction, responsabilité, honneur, conscience, discernement, expérience intérieure personnelle, impératif catégorique...La sagesse pré ou paraphilosophique, elle, raisonne autrement. Au stade oral et archaïque, par des rappels judicieux de quelque maxime, proverbe, adage, sentence, dicton; au stade écrit et dans les hautes civilisations, par des collections de telles sentences, et enfin par l'évocation de Dame Sagesse. Cette Sagesse est unique aussi, mais non pas d'une unicité arithmétique mais topologique comme celle d'un ensemble cohérent. Et elle n'est pas un principe mais une princesse, belle et aimable que les vrais sages souhaitent avoir pour épouse (Sg 8,2). Elle n'a rien d'abstrait, puisqu'elle agit. Nos philosophes la traitent péjorativement de populaire et ils disent que c'est une personnification et une projection; mais, pour ceux qui s'y réfèrent concrètement, elle est un personnage de récit, familier, représentable, poétique. Elle colle à l'expérience immédiate, à la structure élémentaire de la signification où concourent, sans s'exclure, les contrariétés, les contradictions et les présuppositions. Elle ne choisit pas entre des alternatives, elle laisse être les différences, elle les thématise et elle insinue, avec humour ou ironie, comment les discordances concordent, les contraires coïncident, les oppositions binaires sont surmontées. Elle est essentiellement narrative. Elle opère des synthèses de l'hétérogène.

6. On trouvera profit à réfléchir sur un proverbe particulier qui est courant dans nos milieux. Le chat parti, les souris dansent: ainsi va le proverbe. Quand les parents, les enseignants, les patrons, les agents ne sont pas là, les enfants, les écoliers, les employés, les malfrats s'en donnent à coeur joie et font du tapage et du grabuge. Ces comportements, on

les a observés maintes et maintes fois et on les a jugés regrettables. Mais on s'est rendu compte qu'il en est toujours ainsi et qu'il en sera toujours de même, c'est une constante: d'elles-mêmes, les sociétés inclinent vers leur propre dissociation, l'ordre est toujours l'effet d'une force supérieure au désordre, comme la néguentropie qui est un inverse de l'entropie. Et en effet, les observations négatives sont solidaires de ces autres: quand les parents, les enseignants, les patrons, les agents sont là, les enfants, les écoliers, les ouvriers, les voleurs se tiennent tranquilles et obéissent, ou font semblant. Et on trouve bon qu'il y ait de l'ordre et que le désordre soit contré. Mais, au lieu de moraliser et de vociférer qu'il faut que quelqu'un commande, on préfère en appeler à l'observation de ce qui arrive de fâcheux quand l'autorité fait défaut. Ainsi, les jeunes se rendent compte, à l'expérience, de l'utilité pour eux-mêmes de cet ordre qui semble, parfois, brimer leur liberté. Et au lieu d'attirer patement l'attention sur les désagréments de la vie quotidienne qui viennent des infractions, on préfère évoquer un phénomène typique analogue dans le monde animal et familial de la maison: chat et souris. De cette manière, la loi s'impose comme naturelle plutôt que culturelle et humaine trop humaine. Ainsi, dans le proverbe en acte, - quand il est évoqué pour corriger une situation éprouvée et jugée regrettable, - il y a un peu d'ironie et beaucoup d'humour. Les jeunes rient d'eux-mêmes et ils rient avec les aînés qui énoncent le proverbe avec un sourire entendu. Et ils courent à leurs jeux, forts d'un peu plus d'expérience et d'expression, un peu plus complices aussi de ceux qui les regardent s'amuser et qui se souviennent, avec attendrissement, des frasques de leur jeunesse.

7. La règle d'or est préchrétienne. Voici quelques témoins de la tradition, d'abord grecque puis juive, soit antérieure soit à peu près contemporaine des écritures chrétiennes primitives. "Comporte-toi avec les petites nations comme tu aimerais que les grandes se comportent envers toi". (Isocrate d'Athènes, 4<sup>e</sup> s. av. J.C.). "Ce qui t'afflige quand d'autres le font, ne le fais pas à leur endroit" (id.). "Comportez-vous envers vos parents comme vous voudriez que vos enfants se comportent envers vous" (id.). "Interrogé sur la façon dont, en tant qu'amis, nous devons nous comporter les uns envers les autres, Aristote disait: Comme nous aimerions que les autres agissent envers nous" (Diogène Laerce). "Comment vivre le mieux possible et de la façon la plus juste? Thalès disait: En nous abstenant de faire ce que nous critiquons chez les autres" (id.). "De même que tu désires qu'aucun mal ne t'arrive mais seulement du bien, de même dois-tu te comporter envers tes sujets et les malfaiteurs" (un sage juif au roi Philadelphe d'Egypte). "Ne fais à personne ce que tu n'aimerais pas subir" (Livre de Tobie). "Tu aimeras ton prochain: ce que tu détestes, tu ne le lui feras pas" (Targum du Pseudo-Jonatan). "Ce que l'on déteste pour soi-même, on ne doit pas le faire" (Philon d'Alexandrie). "Nul ne doit faire à son frère ce qu'il ne désire pas pour lui-même" (Testament de Nephtali). "De même qu'un homme demande à Dieu quelque chose pour lui-même, qu'il fasse de même pour les autres" (Livre d'Enoch slave).

8. Le proverbe est non seulement préchrétien, il est archaïque, et l'on peut en esquisser l'histoire. S'y est originellement exprimée une éthique clanique ou tribale de solidarité, une application concrète du principe moral le plus universel: il faut éviter le mal et faire le bien. Le proverbe archaïque a été ensuite repris par les conseillers des princes dans le genre lit-

téraire du "Miroir du Prince" et il a été appliqué aux relations entre les Etats. Enfin, la sagesse internationale l'a étendu aux relations avec tout être humain. La plus ou moins grande complexité des contextes socioculturels successifs n'est pas sans importance pour mesurer la portée réelle de la règle d'or et son applicabilité. Dans les sociétés simples, son efficacité est liée à la proximité des classes d'âges en même temps qu'à l'ironie et à l'humour. Dans les Etats, elle est un fruit espéré de l'éducation des princes et des fonctionnaires, où elle dispose à prévoir et à prévenir les conséquences fâcheuses à long terme des erreurs diplomatiques, des entreprises militaires et des agressions. Dans l'Oecumène et en milieu chrétien, elle est en relation étroite avec l'imaginaire affectivement chargé au centre duquel se trouvent Dieu, Jésus et l'Esprit. Il faut, cependant, observer que, à proprement parler, la formule n'est proverbiale que dans le contexte des sociétés simples. Dans les centres directeurs des sociétés étatisées, elle prend plutôt la forme d'une maxime de sagesse savante. Dans les confréries, associations ou groupes d'amis des sociétés ouvertes sur l'ensemble de la terre habitée, elle devient parfois l'un des dits d'un maître, d'un fondateur, et sa signification est alors surdéterminée par les rapports qu'elle entretient avec les autres dits de la tradition normative. Tout ceci nous amène à réfléchir sur la question: en quel sens la règle d'or est-elle ou peut-elle être dite révélée?

9. On distinguera l'énoncé, l'énonciation, l'énonciateur. La compréhension que les membres d'une société quelconque ont d'un énoncé proverbial est fondée sur celle de l'énonciation vive qu'émet un membre autorisé de cette société dans une situation donnée, et, comme celui-ci n'est pas perçu par les autres

comme parlant en son nom propre, la compréhension de l'énonciation elle-même est à son tour fondée sur ce que nos critiques littéraires qualifient comme étant une voix narrative ou un énonciateur transhistorique, et que nos prédécesseurs donnaient comme voix de la conscience et les anciens comme voix de Dieu. Par conséquent, pour les anciens des sociétés les plus anciennes, la règle d'or était déjà une parole ancienne. Nul ne l'attribuait à un inventeur de génie, c'était une parole des Pères ou des Dieux ou de Dame Sagesse, et son autorité n'était pas celle d'une raison qui a des raisons qu'elle connaît bien. Si les anciens avaient disposé du lexique théologique de la tradition chrétienne, ils auraient pu dire qu'elle avait été révélée, à l'origine, dans le temps primordial, "in illo tempore". En suite de ces observations, comme la règle d'or de Lc 6,31 et de Mt 7,12 a tous les traits caractéristiques des proverbes, on peut et on doit dire qu'elle est un énoncé dans l'essence duquel il était de pouvoir être donné comme l'énonciation d'un locuteur représentatif, et celle-ci comme l'expression d'un destinataire originel. On peut donc déclarer pensable le fait qu'un proverbe préchrétien a été mis dans la bouche de Jésus par des personnes qui l'avaient pris pour maître, et cet autre fait que les interprètes théologiens des évangiles soutiennent qu'en Jésus c'est Dieu qui parle (voir déjà Mt 10,40). Ainsi, le proverbe, qui était déjà implicitement tenu pour révélé par les sociétés anciennes l'a été explicitement par la tradition chrétienne primitive. L'historien moderne des traditions et des religions peut seulement ajouter que, avant d'être tenue pour révélée, elle était révétable.

10. La relation de la règle d'or à Jésus vaut d'être explicitée davantage. On le fera ici en recourant à une certaine psychologie. Certes, la

règle d'or ne fait pas de psychologie mais elle n'interdit pas d'en faire. On se demandera donc comment s'opère le passage de l'indicatif à l'impératif et de celui-ci aux actes qui seront ensuite racontés à l'indicatif. Généralement parlant, il y a successivement: une positivité (le désir du bien), une négation de se\_s limites (pour soi), un dépassement (pour eux). Selon les tempéraments, les personnes, les moments, les cultures même, le point d'appui de l'opération pourra se situer soit au troisième, soit au deuxième, soit au premier temps. Il existe des personnes volontaires et aussi des sociétés volontaristes qui, par atavisme ou par riposte quasi-instinctive à un défi historique, s'imposent pendant une période notable un comportement sévèrement ascétique et généreux orienté vers un bien commun. Chez d'autres, la négativité jouera un plus grand rôle. On aura vécu de façon superbement égoïste et insensibles aux besoins des autres (collectivités), et voilà que, subitement, sous le coup d'une interpellation vitale et existentielle, la conscience individuelle ou collective est mordue de remords et qu'il se produit une sorte d'auto-indignation où entre en particulier la remémoration vive des brimades oubliées auxquelles on s'est exposé lorsque, ne faisant aucun cas des autres, on vivait comme si tous les autres ne devaient avoir pour souci que de satisfaire ses propres con\_voitises. Le jugement sur soi que portaient les censeurs et qu'on n'entendait pas a été intériorisé, on l'a fait sien, on s'est jugé répréhensible et on a décidé de changer de conduite. Mais le cas idéal est sans doute celui où tout le poids de l'impératif et du second indicatif repose sur l'indicatif antérieur. Car si l'impératif grammatical peut être l'expression d'une obligation qu'un supérieur impose à un subordonné, ou d'une nécessité logique du genre, "Si tu veux la paix, prépare la guerre", il peut être aussi celle d'une nécessité quasi-naturelle où il prolonge un

indicatif - une indication de la nature - que le sujet ne doit pas tant vouloir que laisser être. Or Jésus ne parle pas à ses auditeurs comme un supérieur à des inférieurs, il ne donne pas d'ordre. Et il ne raisonne pas comme un maître à penser qui expliciterait pour des élèves la conclusion qui découle d'une prémisse. Il donne plutôt la parole à une voix qui a déjà commencé de se faire entendre en eux et sans laquelle il sait bien qu'ils ne l'écouteront pas (Jn 6,45). Il donne un indicatif (il y a en vous et en tous un désir du bien) et il enchaîne avec un impératif qui, pour ceux qui sont en consonance avec lui, n'est rien d'autre que ce dont l'indicatif était gros et à quoi, depuis le début de leur appel et depuis le début du discours inaugural, ils se savent déjà engagés.

11. La pensée reprend ici là où le paragraphe précédent l'a laissée: à l'indicatif antérieur. On y réfléchit sur l'antécédence du beau sur le bon. Les Grecs disaient, d'un seul mot, kalokagathos, beau-et-bon. Les deux mots latins d'où viennent les adjectifs français beau et bon viennent d'une même racine, qui est aussi celle de "dynamisme". La racine signifie: puissance, force; "bon" est un élargissement de cette racine et "beau" un diminutif de "bon". Dans la formule grecque, le beau précède le bon et dans la théorie l'esthétique est antérieure à l'éthique. La puissance se déploie en beauté avant de se produire en bonté. Or, le beau est ce qui, étant vu, plaît. Le mouvement vers le bien est ainsi consécutif à un plaisir et à un plaisir qui est lui-même consécutif à une vision plaisante, laquelle est déterminée par une manifestation de puissance. Et toute forme belle se détache sur un fond et, telle une partie constituante, elle oriente le regard au-delà d'elle-même en direction de la totalité à laquelle elle appartient. Si donc

on cherche à comprendre comment il est possible, en général, aux hommes de faire du bien, on dira que celui-là évite de faire aux autres quelque mal que ce soit et, mieux, prend l'initiative de leur faire du bien, qui aura été charmé par le beau et qui, en même temps et par là-même, aura été libéré de la crainte servile et asservissante qui l'inclinait à croire que la perte des objets de ses désirs spontanés et narcissiques était un mal. Et si, après cela, on cherche à comprendre la règle d'or dans son contexte évangélique, on dira que, dans les écritures chrétiennes primitives, elle a été, et cela sans doute intentionnellement, placée vers la fin d'un ensemble discursif qui, d'une part, était précédé d'un appel de Jésus à des hommes que sa puissance avait fascinés, et qui, d'autre part, commençait par l'envolée des béatitudes où la perspective, ouverte devant ceux qui souffrent pour lui, de posséder bientôt le Royaume et de régner avec le Seigneur disposait à admettre que "les souffrances du temps présent ne sont pas à comparer à la gloire qui doit se révéler" en ceux qui souffrent pour lui (Rm 8,18). Ceux qui ont entendu de Jésus l'énonciation de la règle d'or sont des personnes qui ont vu sa puissance et qui, s'ils ont appris de lui que sans lui ils ne peuvent rien faire (Jn 15,5) de ce qu'il attend d'eux, en revanche, ils savent qu'ils peuvent tout en celui qui les fortifie (Ph 4,13), puisque ce qui est impossible aux hommes est possible non seulement à Dieu (Lc 1,37; 19,26) mais aussi à celui qui croit et qui, par la foi, laisse agir Dieu (Mc 9,27). Si donc on peut dire de la règle d'or qu'elle est une règle, c'est dans la mesure où elle est d'or, où sa puissance émane, en deçà de l'impératif, de l'index d'une beauté qui a fasciné et libéré celui qui l'a entrevue et, en lui, la puissance originelle et originante. Ainsi, antérieurement à l'éthique, et comme son principe et son moteur, il y a ce qu'on appellera soit l'esthétique, soit la mystique, soit encore, avec saint Paul, la grâce.

12. Une autre manière d'expliciter le non-dit de la règle d'or et d'entendre son dire c'est de la comparer à cette autre maxime, "Amour bien ordonné commence par soi-même". S'exprime là, bien sûr, une réaction saine et légitime contre les agissements et les agitations désordonnés de certaines personnes qui sont tellement anxieuses de répondre aux attentes, elles-mêmes excessives, de leur entourage, qu'elles négligent de s'occuper de leurs propres besoins essentiels. Mais cette maxime peut devenir fausse. Car, à dire vrai, l'amour de soi, l'amour-propre, est donné et il y a maldonne, il a besoin d'être ordonné. Tous les êtres dans le monde désirent le bien du tout dont ils font partie plus que le leur propre et on a pu dire en langage théologique que toutes choses aiment naturellement mieux Dieu qu'elles-mêmes. Toutes, excepté l'homme. Car, lui, il désire d'abord son propre bien et que les autres lui veulent et lui fassent du bien. Pour que l'homme rentre dans la norme de l'univers, dans la loi universelle de la gravitation, il est donc nécessaire qu'il se décent<sup>re</sup> ou soit décentré. D'ordinaire, la vie, qui est bonne éducatrice, s'en charge et elle corrige peu à peu le donné pervers. Dans les meilleurs cas, elle réussit ses corrections de trajectoire non pas en niant le désir du bien mais, d'une part, en reconnaissant la positivité, d'autre part, en le réorientant vers le tout de la vie par le moyen des autres - proches - qui ont et le même désir et le même besoin d'être corrigés et réorientés. Mais la plupart ne parviennent que tardivement à reconnaître l'adaltérité fondamentale de tout être-au-monde et à s'y conformer. Certains y parviennent plus tôt que d'autres et c'est de ceux-là qu'est attendue l'initiative de faire aux autres le bien que tous désirent d'abord sous les espèces des bonnes choses qui peuvent leur advenir. Or, c'est à de telles personnes que Jésus adresse la règle d'or. Aussi, doit-on dire que, dans le discours inaugural, la règle d'or n'est plus tant un proverbe universel

qu'une exhortation à une générosité exceptionnelle adressée à des personnes choisies qui ont commencé d'être guéries de l'excessive orientation centripète du dynamisme qui meut l'univers et d'être séduites par un modèle en qui s'est manifesté un signe de la toute-puissance.

13. Les lecteurs-exercitants qui sont familiers avec la tradition philosophique aimeront lire ici quelques réflexions d'épistémologie ou plutôt de gnoséologie (théorie de la connaissance) qui complètent le dixième alinéa du Mode d'emploi. Parce qu'il est possible de soutenir: que l'impératif peut découler quasi-naturellement de l'indicatif; que l'esthétique est antérieure à l'éthique; que, pour libérer la liberté, est nécessaire une force que Paul appelle la grâce, - notion qui, en hébreu, recouvre la représentation d'un fort qui vient en aide à un faible; que toutes choses aiment naturellement mieux Dieu qu'elles-mêmes; et parce que, d'autre part, dans une société où Dieu et l'Homme sont pour beaucoup (culturellement) morts; où la pensée tend à tout expliquer par la nature et s'oppose à tout dualisme; où il est souvent devenu, sinon nécessaire, du moins très utile auprès d'un large segment du public dit croyant et chrétien de doubler le discours théologique et anthropologique par celui de la phénoménologie; à cause de tout cela, il a paru bon dans ce qui précède, pour mieux comprendre la règle d'or et la tradition qu'elle engage en son entier, de la rendre pensable en termes naturalistes, matérialistes et positivistes, ou quasiment tels, et de participer sans arrière-pensée apologétique au développement de cette sphère de discours qui se veut, au moins pédagogiquement (mystagogiquement?) athéologique et non-anthropologique. Dans ce discours, figurent en bonne place, au lieu des concepts métaphysiquement et ontothéologiquement chargés de la

tradition classique, des notions holistes telles que: énergie, force, pulsion, dynamisme; détermination, indétermination, probabilité; gravitation, entropie et néguentropie; élan vital et évolution, organisme et superorganisme; tension et intentionnalité. Ces universaux ont, sur les concepts traditionnels, l'avantage d'être soutenus par des représentations qui sont devenues parties intégrantes de la vulgate scientifique et de la vision du monde des milieux scolarisés. Or, étant donné, d'un côté, que l'intellect intellige l'intelligible dans les fantasmes et que les concepts traditionnels du Dieu créateur et père et de l'Homme fait d'une âme et d'un corps sont devenus pour beaucoup privés de leur base dans l'imaginaire, et étant donné, d'un autre côté, que les traditions anciennes demeurent vivantes dans un très grand nombre de sociétés et d'individus et que, pour se comprendre elle-même, la culture contemporaine n'en finit plus d'adosser, au moyen de la science historique, ses options naturalistes et positivistes à celles de ses prédécesseurs; il semble indiqué que ceux qui aiment le nouveau et aussi l'ancien travaillent à un remembrement du langage - aujourd'hui presque morbidement différencié et babélique - qui donne à quelques-uns une aptitude à faire facilement et avec grâce quelque chose de semblable à ces transpositions et transformations que pratiquent les musiciens et les mathématiciens, et à viser, par des médiations de pensée différentes et nouvelles, le même référent qui, dans toutes les sociétés et à toutes les époques, a rendu possible aux sages de voir le tout en chaque partie et chaque partie dans le tout et d'aider quelques apprentis à se laisser fasciner à leur tour par la beauté et par la puissance originelle et originante.

14. Le v. 31 de Lc 6 a un contexte proche qui le surdétermine: d'un côté, les vv. 27-30 auxquels il se rattache par la conjonction "et" et, d'un autre côté, les vv. 32-36, qui lui sont rattachés par la même conjonction. Le v. 31 occupe ainsi le centre de la péricope 27-36. Et tout d'abord il vient en conclusion de la série des huit impératifs, qui commandent: l'amour des ennemis et la bienfaisance envers les méprisants (v.27), la bénédiction des maudissants et la prière pour les malfaisants (v. 28), l'offrande de l'autre joue au violent et la non-résistance au créancier qui a pris le vêtement de dessus et qui veut prendre celui de dessous (v. 29), la disposition à donner à quiconque demande et à ne pas réclamer son bien à celui qui le prend (v. 30). Les ennemis et les méprisants, les maudissants et les malfaisants, les violents et les spoliateurs, les mendicants et les voleurs, tels sont donc ces "hommes" qui, dans le v. 31, sont les vis-à-vis de ceux à qui Jésus s'adresse. Dans les situations d'inimicé et de mépris, de malédiction et de malfaisance, de violence et d'exaction, de mendicité et de rapine où il arrive qu'ils se trouvent impliqués de quelque façon, ce que les hommes veulent - et vous en êtes -, c'est qu'il y en ait qui s'efforcent de triompher du mal par le bien (Rm 12,21): par l'amour, la bienfaisance, la bénédiction, la prière, la douceur, la patience, la générosité, la magnanimité. Eh bien! prenez sur vous de faire cela pour eux. Tel est le contenu concret de la règle d'or.

15. Le second versant de la péricope de Lc 6,27-36 dont on a dit qu'elle pivote autour du v. 31, contient deux idées principales et solidaires: les auditeurs de Jésus doivent se comporter, d'un côté, autrement que les pécheurs, d'un autre côté, de la même manière que celui dont ils sont fils

et qui est le père de tous les hommes. Ces idées de péché et de divine paternité ont cessé d'être crédibles pour un grand nombre de nos contemporains. Cependant, sans elles, la règle d'or, au sens qu'elle reçoit ici du contexte, n'est pas réellement pensable. Il faut donc tâcher de comprendre. D'après le v. 32, les pécheurs ne manquent pas d'amour, leur faute est de n'aimer que ceux qui les aiment. Supposons que cette proposition n'énonce pas une vérité générale et intemporelle et essayons d'en expliciter la modalité. Ceux qui sont qualifiés de pécheurs sont un groupe particulier et c'est par un groupe particulier aussi qu'ils sont ainsi caractérisés. Celui et ceux qui disent de certains qu'ils sont pécheurs sont Jésus et les siens, ceux qui sont dits être pécheurs sont ceux auxquels ceux-là s'adressent. D'après eux, on va le voir, les Juifs sont pécheurs parce que leur horizon est bouché, ils ne savent pas lire les signes des temps qui, pourtant, zèbrent l'horizon.

16. On précisera comme suit. Leur horizon ne dépassait pas celui de la famille et de la nation alors que, d'après leur propre tradition normative, et d'après le moment où Jésus et les apôtres s'adressent à eux, ils le devraient. Ils demeurent en deçà des exigences de la situation nouvelle où les place ce que Jésus et les prédicateurs chrétiens appellent la plénitude des temps (Mc 1,14-15; Ga 4,4); il y avait urgence de passer à la limite en direction de la famille unique de tous les hommes. Leur péché est une soustraction coupable de soi à une interpellation singulière, un refus ou un retard à faire confiance à la vie au-delà de ses structures présentes. Même si les autres l'ignorent ou, le sachant, n'agissent pas en conséquence, eux du moins devraient savoir que tous les hommes ont un même père et qu'ils devaient se comporter envers eux tous comme des frères qui connaissent les moeurs de leur

père, lequel aime les injustes comme les justes et qui, s'il a donné à certains de se savoir fils, c'est pour le bien de la grande masse des autres à qui il n'a pas encore accordé cette faveur, afin qu'ils les aiment comme il le fait lui-même et que, grâce à eux, les injustes de viennent justes et ceux qui se croient justes prennent conscience du péché qui les entrave.

17. Si en Jésus et dans les siens s'est manifestée une rationalité pensable, il faut dire qu'ils ont eu une conscience d'époque. On peut tenter d'en entrevoir quelques aspects. Ils ont dû voir qu'il y avait eu l'âge des familles, des clans et des tribus (Abraham), puis l'âge des royaumes (Israël et Juda), et qu'il devait y avoir ensuite l'âge des nations (Lc 21,24). Durant le premier âge, les géniteurs et les génitrices aimaient leur progéniture et ils étaient prêts à donner leur vie pour elle. Durant le deuxième âge, les femmes fortes et les hommes forts aimaient leur peuple et ils étaient prêts à transmettre la vie et à la défendre au risque de leur propre vie. Le temps était venu d'un passage à la limite au-delà des rassemblements familiaux et nationaux. Pour cela, il était nécessaire que la force qui avait fait les familles et les peuples en donnant aux parents et aux soldats le courage de mourir pour que la vie continue, dispose désormais un certain nombre d'individus et de collectivités à donner leur vie, si nécessaire, pour la survie de l'humanité elle-même, la coexistence pacifique des humains de tous peuples, nations et langues et aussi celle des vivants et des morts. Et pour que soit cette extrémité de l'amour, il fallait rendre pensable le passage à la limite, et pour cela représentable et fascinant. C'était malaisé. Aux temps anciens, l'héroïsme était soutenu par la complicité vitale avec la nature et la culture en lesquelles se déguisait la grâce,

l'inclination du fort vers le faible. Cette fois, il serait nécessaire que la générosité - la puissance de (ré)génération - soit absolument pure et désintéressée. Et paradoxale, comme si le chat, au lieu de manger les souris, d'abord prenait plaisir à s'absenter et à les voir danser, et se laissait ensuite dévorer par elles, les petits et les faibles ayant ainsi la vie, et la vie en abondance, la recevant d'un plus grand et plus fort qui aurait renoncé à utiliser à son avantage son énergie vitale et qui, en la perdant, l'aurait gagnée.

18. C'est autour de ce paradoxe - fait de contrariétés, de contradictions et d'implications -, et autour de l'Événement-Jésus, que, au début de l'ère qui, à cause d'eux, a été appelée chrétienne, certains Juifs et Craignant-Dieu ont donné forme et figure à un mouvement - biblico-évangélico-ecclésial - qui s'est compris comme ayant une portée universelle. Il leur a semblé que, si, sur le fond de la représentation d'une paternité-maternité principielle et d'une fraternité-sororité terminale, ils mettaient au centre de leur imaginaire une filialité-liberté médiatrice, ils rendraient possible la suite et la poursuite de l'ouverture du passage à la limite qui, d'après eux, avait été faite une fois pour toutes par Jésus de Nazareth en ce moment axial de l'histoire humaine qui a été pensé en même temps comme un acte d'amour extrême de Jésus pour les siens et comme passage de ce monde au père. Ils ont donc décidé de voir et de faire voir que Jésus est le Fils par excellence et qu'il a été souverainement libre et libérateur, et ainsi, pour tous les autres, le moyen de recevoir le même titre de fils - de bénéficiaires de la vie qui dure - et de ne pas connaître la mort. Quant à eux, ils devaient s'exercer à s'aimer les uns les autres comme Jésus les avait

aimés, afin que, par l'existence humainement improbable de communautés héroïquement aimantes, les autres hommes, interloqués, soient amenés à croire que Jésus fut et demeure en relation étroite et unique avec le principe universel de la vie et de ses formes successives.

19. La réflexion qui vient d'être faite sur la substance du segment des vv. 32-36 de Lc 6 ne va pas à prétendre que les premiers chrétiens ont eu raison de penser comme ils l'ont fait. Une option fondamentale, comme un arbre à ses fruits, se justifie par les oeuvres que produisent les libertés qu'elle libère. On a seulement tenté de rendre pensable pour aujourd'hui ce qui a été pensé jadis et qui s'est trouvé exprimé de telle façon que la logique intégrale et intégratrice qui a été mise en oeuvre dans des textes qu'on a voulu normatifs a permis à la tradition biblico-évangélico-ecclésiale de demeurer vivante jusqu'à nos jours, et à la règle d'or d'être une norme efficace pour beaucoup de "saints" qui ont été parfaits et miséricordieux comme le père.

20. Il reste que ce langage étonne. On est ici tellement au coeur de la tradition normative qu'on doit se demander si un exposé comme celui-ci est réellement méditable en dehors de cette tradition; s'il est possible d'éviter que cette auto-compréhension soit perçue comme une folie, un fol orgueil, une sottise prétention, une auto-glorification insupportable; et même s'il est possible d'éviter que ceux qui ont des convictions comme celles-là ne succombent à la tentation de se croire supérieurs et privilégiés. Il faut concéder que la position, l'option chrétienne est faite d'un tel faisceau de contraintes que, aux yeux des chrétiens eux-mêmes quand ils sont autocritiques,

il n'y a à peu près personne, hormis Jésus et sa mère, qui soit authentiquement christique et saint et parfait et miséricordieux, et aussi qu'il est presque impossible, même aux plus grands, de s'exprimer là-dessus de telle manière que leur discours ne provoque aucune méprise. Paul de Tarse qui, là-dessus, a été forcé dans ses derniers retranchements par ses amis hypercritiques de Corinthe, a dû répondre à de tels soupçons. Sa réponse fut que, oui, bien sûr, il se glorifie. On ne peut pas assumer la tâche de travailler à la fraternité universelle et la réconciliation finale sans être conscient qu'on est détenteur et dépositaire d'un trésor, d'une perle rare qui vaut tout l'or du monde; qu'on a été choisi pour une grande chose; que tous n'ont pas reçu le même appel; que, même parmi les appelés, tous n'ont pas le charisme de l'apostolat. Mais quand elle est ce qu'elle doit être, cette conscience est contemporaine de la conviction que l' élu n'a rien qu'il n'ait reçu (1 Co 4,7) et que la gloire qui brille sur son visage et qui est un reflet de celle de Jésus a un envers: la souffrance, la persécution, les sollicitudes, les périls de toutes sortes. Aussi celui qui croit qu'il a été l'objet d'un choix doit porter son attention sur ses impuissances et confesser que c'est lorsqu'il est faible qu'il est fort (2 Co 11 et 12). Si donc l'Eglise a canonisé la Seconde Epître aux Corinthiens, ce doit être parce qu'elle a reconnu dans ce texte passionné une expression sublime et normative de ce qui fait l'essentiel de son être: une tension entre l'être et le non-être (1 Co 1,28).

21. Entre Lc 6,31 et Mt 7,12, les différences sont seulement stylistiques, la substance est la même. Mais, chez Matthieu, le logion (12a) est suivi d'un motif (12b) qui ne se trouve pas chez Luc. Comme on pense habituellement que Matthieu et Luc reprennent chacun à sa manière une tradition

antérieure, qu'on considère ci-après, certains exégètes pensent que c'est Luc qui a omis le motif et d'autres sont d'avis que c'est Matthieu qui l'a ajouté. Pour nous, l'important est de comprendre le rôle que le v. 12b joue dans la rédaction matthéenne. Y est affirmée une adéquation entre l'unique directive qui vient d'être énoncée en 12a et la totalité du recueil de prescriptions et d'interprétations que la tradition juive appelait la Loi et les Prophètes. Comme le verset est introduit par la conjonction "donc" et que sa deuxième partie (12b) forme inclusion avec les vv. 17-20 de Mt 5, on pense d'ordinaire que le verset sert de conclusion à toute la partie centrale du sermon sur la montagne de Mt 5,17-7,12. L'enseignement de Jésus y est mis en contraste avec celui des scribes et des pharisiens (5,20) et, cependant, il est donné comme accomplissement du Livre que ceux-ci commentaient et actualisaient. Il est probable que Matthieu a voulu répondre ainsi à l'objection de certains Juifs qui disaient que le mouvement chrétien ou une forme de ce mouvement, - celle qui s'ouvrait aux Gentils sans leur imposer la pratique de la loi juive -, tendait à abolir les écritures. La réponse est adressée aux disciples mais il est possible qu'elle vise des scribes et des pharisiens qui ont adhéré à l'évangile mais qui conservent leurs réflexes anciens (cf. Mt 13,52 et Ac 15, 1ss). Elle consiste à dire que, pour être disciple authentique de Jésus, il faut pratiquer une justice autre que légaliste et nationaliste et supérieure à celle-là. La justice sans laquelle on n'entre pas dans le royaume de Dieu - dans le lieu où et à partir duquel Dieu travaille à régner, à donner la vie aux hommes -, exige ce dépassement, et elle est conforme aux écritures juives.

22. Les vv. 18 et 34 de Lv 19 sont, dans la tradition biblique ce qui s'apparente le plus à la règle d'or. Mais les différences sont éclairantes.

Dans le Lévitique, la forme littéraire est celle d'un commandement, dans les évangiles, d'un proverbe. Là, l'arrière-fond est celui des traités internationaux de vassalité où un suzerain énonce à son vassal la stipulation fondamentale, qui est qu'il doit l'aimer; ici, c'est la tradition internationale de sagesse. Dans les évangiles, la phrase est explicitement comparative; dans le Lévitique, la proposition comparative est seulement implicite dans le "comme toi-même". Dans la Loi, le locuteur est Dieu; dans l'évangile, c'est Jésus. Dieu (Yahvé) s'adresse, en deuxième personne du singulier, à une communauté collectivement responsable du commandement; Jésus (Seigneur) s'adresse par le "vous" à une communauté aussi mais où le pronom a une valeur distributive plus marquée et où la responsabilité personnelle est davantage en relief. Le Lévitique emploie un verbe de sentiment (aimer), Matthieu et Luc un verbe d'action (faire, agir). L'attention se porte sur l'expérience immédiate qu'on a de soi-même, à savoir que l'on s'aime bien (Lv), ou sur les attentes que l'on entretient de la part des autres (Mt-Lc). Dans le Lévitique, les autres sont les prochains, les voisins proches, les exploitants agricoles; à côté, ensuite les étrangers résidents, les immigrants, les réfugiés, qui sont établis sur le territoire et qui sont souvent des ouvriers agricoles; dans le proverbe évangélique, les autres sont tous ceux qui ne font pas partie de la communauté de ceux qui ont été interpellés par Jésus et qui écoutent son discours. Ces différences sont nombreuses et menues, mais en les examinant, la mémoire est de plus en plus pétrie d'intelligence, de connaissance savoureuse, et l'appropriation du sens, de plutôt notionnelle qu'elle était d'abord, devient de plus en plus réelle, habituelle, telle une seconde nature, une présupposition préconsciente qui, en sous-œuvre, conditionne les jugements que l'on porte sur ses actes et sur ses omissions.

23. Comme Matthieu et Luc, et eux seuls dans les écritures chrétiennes primitives, rapportent ce même logion, et que tous deux le situent dans un discours inaugural de Jésus, les exégètes, avant de l'attribuer directement à Jésus lui-même, s'arrêtent à considérer la possibilité que, quoi qu'il en soit de son origine première dans la tradition christique et chrétienne, Matthieu et Luc la reprennent d'un même recueil de "paroles du Seigneur", ou de "dits" ou de "logia", recueil qu'ils désignent au moyen du sigle Q (de l'allemand Quelle, qui signifie "source"). On se représente ce recueil comme une collection de sentences qui ont été frappées dans une communauté ou une équipe missionnaire qui, après avoir tenté de gagner les Juifs à la cause de Jésus, s'est tournée vers les Gentils. Ce peut être entré les années 40 et 50, - quand on se fut rendu compte que les Juifs n'accueillaient pas l'interprétation qui était proposée des écritures juives et de Jésus, et qu'on jugea que les attitudes prises par le groupe missionnaire devaient être normatives pour leurs successeurs -, qu'a été entreprise cette collection et sa mise par écrit. Cette écriture a pu prendre toutes sortes de formes et on entrevoit un processus d'additions, de soustractions, de corrections. La Source n'avait pas une autorité incontestée. Paul, Marc et Jean ont pu connaître, sous une forme orale ou écrite, tout ou partie du recueil, mais on constate qu'ils l'ont peu utilisé. On entrevoit même que Paul a dû contester l'une ou l'autre de ses interprétations (Cp. 1 Co 9,4 et Lc 10,7; 1 Co 13,2 et Mc 11,23). Il ne suffisait donc pas qu'un logion circule comme "parole du Seigneur" pour qu'il fût accepté sans examen (Mc 13,6; 1 Co 14). Par conséquent, avant d'être canonisée, la règle d'or a dû être longuement discutée. Peut-être a-t-on connu d'abord la formulation négative et , après discernement, on a décidé de mettre dans la bouche de Jésus une formulation positive.

24. Jointe aux autres données, la tradition particulière d'Ac 15,20.29 autorise une reconstitution historique vraisemblable: 1) des Craignant-Dieu qui gravitaient dans la Diaspora autour des synagogues ont fait connaître aux Juifs hellénistiques la règle d'or sous sa forme négative; 2) dès avant Jésus, les Juifs ouverts à la mission païenne ont recommandé aux Craignant-Dieu et aux prosélytes, d'un côté, pour respecter leurs frères juifs, d'observer certaines abstinences, d'un autre côté, de tenir pour loi fondamentale la règle d'or (cf. Ac 15); 3) il y eut Jésus; 4) une tradition particulière des Actes dite "occidentale" a retenu la forme négative et l'a incluse dans le "décret apostolique", mais cette tradition est devenue marginale; 5) des "prophètes" de la tradition Q ont canonisé pour eux la version positive de la sentence; 6) cette version a été intégrée au recueil des logia que cette communauté tenait pour normative; 7) Marc, Paul et Jean, qui représentent peut-être un moment pré-matthéen et pré-lucanien de la tradition ont préféré ne pas la reprendre à leur compte; 8) mais, sur la fin du premier siècle, une fois incluse dans le genre littéraire de l'évangile - où les récits et les discours étaient canonisés par leur ordination au récit de la passion et de la résurrection -, Matthieu et Luc n'ont pas voulu laisser perdre ce trésor et, en lui, la règle d'or.

25. Marc et Jean ont pu connaître la règle d'or et avoir leurs raisons de ne pas la rapporter: parce que le commandement de l'amour en tenait lieu? parce que c'était un proverbe connu et admis et qu'il n'y avait pas lieu de le canoniser plus officiellement? parce qu'ils trouvaient peu opportun d'attribuer tant de paroles à Jésus, au risque d'en faire un maître de morale?

26. A la formulation et à la transmission de la règle d'or et avant qu'elle ne soit canonisée par les chrétiens, ont donc concouru: à l'époque archaïque, les anciens; à l'époque des hautes civilisations du Proche-Orient ancien, les conseillers des princes; à l'époque classique, les sages grecs et juifs. Avant d'être révélée et dite telle, elle était dite et elle était révélable. En un langage plus phénoménologique que théologique, on peut donc considérer la révélation comme un processus transhistorique de recherche et de réflexion, de formulation et de correction, de choix et de canonisation, et un processus dans lequel l'humanité entière est partie prenante et participative. L'attribution à des locuteurs individuels est secondaire; plus importante est celle qui est faite à un locuteur primordial ou transcendant ou encore anonyme ("dic-ton"). Une tradition normative particulière est caractérisée par le choix qu'elle fait de ses porte-parole, par la teneur et le tour de ses sentences, par les contextes où elle les insère. Pour la règle d'or, les écrivains chrétiens primitifs ont choisi Jésus comme locuteur, la tournure positive, le discours inaugural. Mais ils ne se sont pas souciés de préciser si ce fut là une parole, comme nous disons maintenant, du "Jésus historique". Ce qui importait pour eux et ce dont ils étaient sûrs, c'est que, lorsque quelqu'un s'exprime en conformité avec la logique du discours fondateur, ce n'est pas lui qui parle mais l'esprit par lui (Mc 13,11; cf. Mt 10,40). Aussi peut-on dire que la représentation de Jésus comme d'un maître qui enseigne et de ses compagnons comme de disciples qui ont entendu de lui une doctrine fut une manière parmi d'autres de mettre Jésus au foyer de l'imaginaire chrétien. Paul ne parle jamais de Jésus comme d'un maître ni des premiers chrétiens comme de disciples. Et quand les évangélistes le présentent comme quelqu'un qui "enseigne", - ce verbe signifiait alors avant tout la sorte d'activité qui était caractéristique des scribes -, ils

prennent soin de souligner qu'il enseignait non la loi mais la parole, et non pas comme les scribes mais comme ayant autorité (Mc 1,28). Ce doit être que le magistère, la magistrature, la maîtrise de Jésus furent d'un autre ordre et que, plus que par des paroles mémorables qu'il aurait prononcées et que des privilégiés auraient retenues, c'est en étant par tout lui-même parole vive que Jésus a rendu possible une doctrine qui avait en elle-même la capacité de ce renouvellement continu qui est la récupération et la récapitulation de tout le révélable. En outre, si on a représenté Jésus comme un maître et même comme le seul (Mt 23,8), c'est qu'on avait fait l'expérience des mécompréhensions qu'entraînaient dans les communautés chrétiennes la rémanence et la persistance des manières préchrétiennes soit, pour des disciples, de s'attacher à un enseignant et de lui s'opposer à d'autres, soit, pour des chefs de communautés, de se considérer comme des maîtres à part entière (1 Co 1,12; Mc 10,42-44; Lc 12,45-46). S'il peut exister chez les chrétiens des maîtres en théologie, il n'y a pas de maîtres ès évangile. Tous sont disciples, des «apprenants» (Mt 11,29), et s'il leur est demandé de faire des disciples (Mt 28,20), c'est pour qu'ils apprennent à garder non leur doctrine mais les commandements de Jésus, surtout ceux qui sont des formulations de ce grand commandement qu'il a lui-même plutôt vécu que formulé. C'est pourquoi, de tous ceux qui savent cela qui mérite d'être su par-dessus tout, il est dit qu'ils ont été instruits par Dieu (Jn 6,45; 1 Th 4,9) et qu'ils n'ont pas besoin qu'on leur enseigne (1 Jn 2,21-27). C'est qu'ils ont en eux-mêmes un maître intérieur, un autre paraclète qui leur rappelle tout ce que Jésus a dit et dont ils sont amenés à se souvenir au cœur de leur vie exposée à la mort (2 Co 4,11) comme avait été la sienne.

27. Comme ils pensaient l'être-homme en termes de force et de faiblesse, d'esprit et de chair (de «souffle» et de «viande»), les premiers chrétiens savaient d'expérience que l'esprit est prompt et que la chair est faible (Mt 14,38). Ils pouvaient encore dire que l'homme veut et ne fait pas (Rm 7,16), mais tout aussi bien que, lorsqu'il veut et fait, c'est Dieu qui donne le vouloir et le faire (ph. 2,13). Mais qu'est-ce que «Dieu» que mettre aujourd'hui sous cet algèbre? Disons que les premiers chrétiens ne pensaient pas que le passage de la puissance à l'acte pouvait être le «fait» du sujet lui-même en qui est subjectée la puissance: pour cela, il fallait que la puissance soit «par-faite». Or, cette «per-fectio» advient au sujet depuis l'organisme qui le précède et dont il ne gère que le comportement et, cela, par le moyen d'un acte premier qui est en lui sans lui et qui fonde son acte propre qui, ainsi, devient second et dérivé. Concrètement, cet acte premier et perfectif peut être pensé comme analogue à l'investissement hormonal de l'énergie organismique, investissement qui, dans la nature non médicamentée, n'est jamais l'effet d'une décision du sujet. Aux yeux, donc, de ceux qui, aux origines du mouvement chrétien, par une métaphore répandue à cette époque, se sont représenté l'humanité comme une totalité organique en devenir qui était issue d'une paternité transtemporelle toujours attentive à cette vie qu'elle ne cessait de prodiguer à des porteurs à la fois successifs et solidaires, le groupe de ceux qui accueillaient et méditaient la règle d'or devait se recevoir comme injecté dans le tissu de l'organisme de l'humanité, gracieusement injecté, en lui sans lui, telles ces hormones qui président à la naissance, à la croissance, à la reproduction et à la défense du corps dans lequel sont suspendues et dispersées ces glandes endocrines et exocrines à qui le cerveau commande leurs sécrétions.

Aussi, quand ils s'apercevaient qu'il y en avait dans leurs communautés qui se consacraient jusqu'à la mort à faire du bien même à leurs ennemis, voyaient-ils en cela un effet non de leurs mérites, ni de l'excellence de leur organisation, ni de la supériorité de leur «religion», mais d'une faveur qui, depuis le don initial de Jésus, était ordonnée à une maturation de l'espèce, de ce qu'ils appelaient le corps ou le plérôme. Comme c'est depuis les besoins du tout que des parties constituantes sont investies d'une énergie qui vient d'ailleurs qu'elles-mêmes et qui va au-delà, et que, dans le langage théologique, le principe organisateur et sauveur du tout a nom Dieu, un moderne peut comprendre ce que saint Paul voulait dire quand il attribuait à Dieu le vouloir et le faire, le passage de l'indicatif à l'impératif.

28. L'énoncé de la règle d'or, abstraction faite de l'énonciation et de l'énonciateur, ne contient aucune allusion directe ou indirecte à Dieu, à Jésus ou à l'Esprit, à la foi, à l'amour ou à l'espérance, à la grâce, aux sacrements, à l'Église. Considérée en elle-même, la règle d'or n'a rien de spécifiquement chrétien. Son expression canonique n'a pas été soumise comme d'autres traditions à un processus d'acclimatation, de canonisation, de christianisation qui aurait modifié sa formulation. Elle a été intégrée telle quelle et c'est telle quelle, quand elle est perçue comme signifiante et pertinente, qu'elle est invoquée. Ce traitement est sapiential, et il est identique à celui que le Livre des proverbes accorde à un grand nombre de sentences traditionnelles auxquelles il ne fait subir aucune yahvisation. En mettant la règle d'or dans la bouche de celui qu'ils reconnaissent comme Seigneur, les évangélistes Matthieu et Luc ont procédé à une «jésuanisation» dont il n'y a pas trace en Ac 15,20.29. Il y a donc dans les écritures chrétiennes primitives des cas où c'est en demeurant «païen» ou plutôt «grec»

qu'on était chrétien. A cette époque, il n'y avait pas encore un «judaïsme» et un «paganisme» conscients d'eux-mêmes ni un «christianisme» qui se serait déjà compris comme un troisième homme («tertium genus»). Mais le mouvement de jésus laissait coexister en lui des traditions dites juives ou dites grecques ou encore matthéennes, lucaniennes, pauliniennes, johanniques. Le mouvement était oecuménique et les confessions de foi, autant que des dogmes qu'il fallait croire étaient des clés d'interprétation, des moyens de discerner ce qui était révélabl̄e ou pas, compatible ou non avec le noyau dur, avec le foyer de l'imaginaire où coexistaient sans se confondre dieu, jésus et l'esprit.

29. Curieusement, un point de vue inverse de celui qui vient d'être exposé peut être soutenu avec autant de vraisemblance. Car si le mot évangile a d'abord signifié, en milieu chrétien, la bonne nouvelle que la victoire sur la mort que les hommes espéraient depuis toujours était acquise par la mort volontaire de jésus et son passage à la source même de toute vie; et si, avant qu'on ait foi en jésus, on a eu foi en dieu d'après le modèle que jésus en avait donné, devenant l'inaugurateur de la foi (He 12,2; Mt 27,43; Jn 14,1); on pourra dire que ce fut en un deuxième temps seulement qu'on a mis dans la bouche de jésus le dire fondateur de cet «évangile», le discours inaugural en particulier; et ce fut en un troisième temps qu'on s'est senti fondé à insérer dans ce discours un texte, venu des grecs, ou des juifs qui étaient en contact avec eux, et qui désormais impliquait que la disposition des disciples à faire du bien à ceux qui leur faisaient du mal et la force pour mettre en oeuvre cette disposition étaient, ensemble, un corollaire du choix qu'ils avaient fait pour être leur seigneur, de quelqu'un qui avait, le premier, opéré ce renversement, et

avait été exécuté à cause de cela même. Entre ces deux reconstitutions de la genèse chrétienne de la règle d'or, un exercitant peut ne pas choisir et laisser les spécialistes en discuter. Car il peut tirer profit à porter son attention tantôt sur l'une et tantôt sur l'autre, à les laisser travailler dans son esprit et à laisser à celui que cela regarde de produire par elles en lui de dignes fruits de pénitence.

30. Là-dessus se termine cet exercice, qui ne fut si long que parce qu'il est le premier et qu'il pourra servir de référence à beaucoup de ceux qui suivront. L'exercitant pourra donc ou bien en faire une ou plusieurs répétitions, ou bien passer à l'exercice suivant, quitte à revenir souvent sur celui-ci.